

Fluctuations linguistiques, mouvance identitaire : le cas de Malika Mokeddem

Résumé :

Les ouvrages de Malika MOKEDDEM, romancière algérienne francophone, portent en germe tous les aspects caractéristiques de la littérature post coloniale d'expression française. Partir d'une lecture ciblée en fonction des points clés sur lesquels nous souhaitons focaliser notre attention, nous proposons de mettre en exergue que les récits de l'auteure revêtent des traits spécifiques d'un écrit de « l'entre deux » : bilinguisme, biculturel permettant de parler de métissage, d'hybridité. Et, sachant que dans cet « entre-deux » littéraire se révèle l'identité du sujet porteur de l'écriture, nous vérifierons s'il occasionne — même ailleurs que dans le pays d'origine — un conflit identitaire ou s'il laisse émerger une identité multiple au cœur d'une écriture migrante.

Abstract:

The works of Malika MOKEDDEM, an Algerian Francophone woman novelist, feature all the characteristics of postcolonial French-speaking literature. A targeted reading, based on key points, and a focused attention allow us to highlight the “in-betweenness” (“between two”) of her writing: bilingualism and biculturalism leading to miscegenation and hybridity. Granted that the “in-betweenness” (“between two”) reveals the identity of the writing subject, we will check if it leads —even outside the native country— to an identity conflict or if it allows the emergence of a multiple identity at the heart of a migrant writing.

Parce que l'identité se structure dans le creuset de la subculture et, corrélativement, de la langue maternelle, pour être assumée, elle doit s'exprimer dans une langue aimée et a fortiori, maîtrisée. Or, en Algérie, suite à l'influence du colonialisme français, à la mise en place de la langue nationale à l'indépendance, aux ethnies en présence, diverses langues et divers dialectes coexistent. Des contacts réitérés qui en résultent, naît une langue composite, qui pourrait être qualifiée de métissée, d'hybride.

En fait, « une langue n'est pas seulement une suite de mots : c'est aussi une structure qui influence profondément la façon de penser » (Milliez, 1986, p. 72-74). Pour l'Algérien francophone, on constate qu'au niveau cognitif, s'opère un passage de l'oralité de la langue mère (arabe dialectal et/ou tamazight) à la langue étrangère (ici celle française) écrite (et même parlée). Dans ce transfert, la langue seconde conserve les traces de la langue première tandis que chaque langue transporte des pans de cultures. Cette constatation reste valable pour la plupart des romancières algériennes d'expression française, qui, ça et là dans leurs écrits, révèlent qu'elles « pensent » dans leur langue maternelle et traduisent leur pensée en langue étrangère sans se délier tout à fait, par instant, de la langue première, celle de leurs racines. Elles sont dans « un entre-deux » : langue et culture d'origines/langue et culture étrangères empruntant tantôt aux unes, tantôt aux autres. Ce tangage n'est-il pas l'expression latente d'un conflit — ou, à tout le moins, d'une ambivalence — identitaire ? Il semblerait qu'elles sont tenaillées entre leur « groupe » d'appartenance et leur « groupe » de référence, et, par suite, qu'entre le vouloir être (sur le plan personnel) et le devoir être (sur le plan social), elles se placent dans le pouvoir être, par le biais de l'écriture. (Arezki, 2005, 2006). Qu'en est-il de l'identité sous-jacente à celle affichée ?

Notre intérêt, pour tenter de répondre aux questions soulevées, va se porter sur la romancière algérienne francophone Malika Mokeddem, auteure médiatisée tant en Algérie qu'en France, voire même au-delà de ces frontières. Une précision s'impose d'avance : ce que nous avancerons au fil de notre

réflexion ne fera pas nécessairement de différences entre ses personnages féminins et elle-même, appréhendée à la fois comme femme et auteure, tant il nous semble que ses romans sont à tendance autobiographique. Derrière les monologues intérieurs, les propos des protagonistes que nous tenterons d'analyser, c'est d'elle, souvent confondue avec ses héroïnes, dont il sera question, d'autant que le langage est le discours « logique » qui masque les pulsions. Il est fonction du conditionnement subi par l'individu ; il fournit des alibis. À travers lui filtrent des motivations inconscientes.

Les spécificités d'écriture dans les œuvres de Malika Mokeddem

Un rapide survol des œuvres (en l'occurrence celles retenues ici) permet de mettre en exergue quelques spécificités quant au mode d'écriture de la romancière.

Elle est, en effet, volubile dans des phrases relativement longues qui alternent avec une majorité de phrases courtes, brèves souvent sans verbe. On trouve ce type de phrases :

Elle n'est plus qu'une incandescence emportée par les lames du vent dans une nuit stridente. Yasmine entonne une complainte. Exhumés, allumés, les mots. Oiseaux de pourpre, de jade, de turquoise, oiseaux de lumière or et argent, hiboux des ténèbres, messagers du rêve, tous les mots dits cessent d'être maudis et prennent leur envol, libérés par l'amant des dunes, le vent. Chant jubilé de la délivrance. Chant seconde naissance. (1992, p. 272).

[...] restons là à épier la conspiration des téléphones. Quatre. Pas moins de quatre. [...] Et nous, en proie à l'effroi. [...] En vérité assez fumeux. (2011, p. 26)

Le vocabulaire aux termes choisis de l'écrit, côtoie celui péjoratif, voire argotique de l'oral ; on citera, à titre d'exemples : « Zyeute » (1993, p. 142-143), « Quand elle ne me laisse pas K.O. » (2011, p. 13), « Ça n'a pas fait tilt sur le moment » (2011, p. 67), « des bourges » (2011, p. 131)...

Le registre soutenu de l'écrit se mêle à celui spontané de l'oral, notamment dans les dialogues qui nous renseignent sur le

statut, le niveau des interlocuteurs. La romancière rapporte ce que disent, textuellement, certains de ses personnages dans leurs phrases bancales, mal construites. Ceux-ci s'expriment ainsi : « — Ça fait étranger au milieu de choses que du manger et dormir. On dirait des marchandises de « trabendo »... J'emporterai tout ça chez Ourdia, sinon mes frères, ils vont les changer contre du kif ou des cigarettes de l'Amérique. » (1993, p. 260)

Les écrits sont émaillés de xénismes, de pérégrinismes, d'emprunts à la langue arabe dialectale et quelquefois « classique » ; ils portent sur les noms des lieux, d'animaux, d'ustensiles, les interpellations, salutations rituelles, termes de tendresse, etc. On peut en relever quelques-uns au passage dans les ouvrages de 1992 à 2011 : « *Dechra* » (1992, p. 38), « *Roumi* » (1992, p. 25 ; 1993, p. 88 ; 1997, p. 34) », « *La illaha ill'Allah, Mohamed rassoul Allah !* » (1993, p. 31), « *Ya Rabbi* » (1997, p. 9), « *Kahloucha, kahlouchti* » (1997, p. 157), « *H'bihi* » (1997, p. 170), « *Zarga* » (2011, p. 58), « *Fajr* », (2011, p. 177) « *Kaffer* » (2011, p. 186), « *Meskina* » (2011, p. 202).

L'écrivaine reprend, en langue française, des proverbes arabes : « Une main seule ne peut applaudir. » (1993, p. 212) Elle use de néologismes : « El machina » (1992, p. 242), « Trabendistes » (1993, p. 32), « Le dégoutage » (1993, p. 203), « Chichis » (2011, p. 211), etc. Elle joue avec les mots, les utilise à sa guise : « Parabolé » (1993, p. 203), « Entchadorée » (1993, p. 259 ; 2011, p. 99).

Ce type de bilinguisme ainsi relevé, permet d'avancer qu'on est en présence d'une littérature à caractère « hybride ».

Le choix des décors, des thèmes

Les lieux, les décors, les thèmes des romans apparaissent de façon récurrente : les dunes brûlantes du grand Erg de l'Algérie, le nomadisme, les steppes des hauts plateaux, l'école qui ouvre les portes de la liberté et du savoir, la guerre menée par l'Algérie contre le colonialisme, le terrorisme qui sévit dans les années 1990, la religion, le code comportemental des hommes, la loi du groupe, oppressante, contraignante pour les femmes victimes soumises, la place du corps cadennassé et quelquefois violé.

L'espace choisi offre des décors de France et d'Algérie au sein desquels les personnages en présence sont Algériens et Français. Sur un fond de révolte, vengeance, violence, liberté arrachée, d'identité(s) fragmentée(s), se détache une histoire d'amour entre deux personnes de races différentes (française, algérienne).

L'écrivaine entrelace dans la fiction narrée, le dramatique, le traumatique d'évènements réels : « Puis les journalistes me questionnent sur les raisons de mon départ d'Algérie. Immanquablement, nous en venons à évoquer les harragas. » (2011, p. 109) « Il a fallu qu'adviennent les années 90 et leur bain de sang [...]. » (2011, p. 211)

Elle fait des rétrospectives, qui la ramènent, sous un gros plan, en Algérie : « Soudain, j'ai le sentiment d'être de nouveau là-bas sous les bombes. [...] claquemurée dans le refus : « je n'en peux plus des tragédies. Je n'en veux plus. » [...] C'est peut-être quelqu'un d'autre, tellement d'autres qui me rappellent à ce que j'ai déjà vécu. Ce que j'ai fui. » (2011, p. 17)

Elle est volontairement « provocante » quand elle écrit dans ce passage : « — [...] Vous, vous faites fi des règles de vie que vous impose l'Islam, notre religion ! “Que nous impose la connerie !” avait-elle envie de hurler. Mais elle savait quelles conséquences pouvaient avoir pour elle une telle réplique » (1997, p. 305).

Elle a des audaces du genre : « — Vous n'êtes que des frustrés, dans vos têtes et dans vos slips ! Vous n'avez jamais eu de cerveaux. Vous n'êtes que des sexes en érection ! Une érection insatisfaite. Vos yeux ne sont que des vermines. Une vermine constamment à souiller, à ronger, à dévorer les femmes ! » (1993, p. 237).

Ainsi, là où d'autres romancières, plus pudiques, moins audacieuses préfèrent employer des termes au pouvoir suggestif, des métaphores, M. Mokeddem ne tergiverse pas. Or, dans une phrase, « [...] un mot écrit par une femme ou par un homme n'a pas la même résonance et peut choquer sous la plume d'une romancière alors qu'il paraît tout à fait naturel sous la plume d'un homme. » (Groult, 1990, p. 260)

Elle aborde le thème de la sexualité (thème plutôt absent ou à peine effleuré chez bon nombre d'auteurs algériennes francophones). Ce faisant, elle a deux angles de présentation :

— Le premier relate l'acte sexuel exutoire des tensions : « Zin était l'amant. Parfaitement amant. [...] Nous étions tellement survoltés que nos corps se jetaient l'un sur l'autre, s'embrassaient. Notre transe durait des heures. [...] Après son départ, je me lavais, me frottais frénétiquement, achevant de débarrasser mon corps [...] du souvenir de nos ébats. » (2011, p. 88-89)

— Le deuxième lie amour, tendresse, désir et volupté :

Ton odeur, notre odeur. Ces pulsations à l'unisson en moi. Tout contre. Je caresse, j'embrasse tes longues jambes, tes grands bras, tes boucles blondes, respire ton cou, le creux de ta poitrine juste à la pointe du cœur et puis partout. Partout. Je vois le bleu de tes yeux chavirer .Nous redescendons ensemble. [...] Encore pleine de toi, je te cherche [...] frémissante de désir. (2011, p. 121)

Rappelons que les langues natives (arabe algérien, tamazight) sont celles des racines, de la mémoire collective. Le sujet est imprégné de ces langues archétypales. Dès lors, pour les écrivaines algériennes, le français, langue de « l'Autre », va servir à exprimer ce qui ne saurait se dire — au nom de l'interdit par la loi du groupe — dans la langue maternelle, en prenant de la distance par rapport à soi. C'est le « Je » des personnages qui apparaît au premier plan. Alors, il est porté par le « Je » du narrateur que le sentiment d'indécence relègue dans l'ombre. On peut parler de langue du corps, du sexe, de l'amour. Et selon l'expression de Assia Djebar, de la langue placée « au-delà de l'interdit » (Chaulet-Achour, 1999, p. 43).

Le pont entre les langues

Algérienne bédouine, M. Mokeddem fait un pont entre la première langue « nomade », soit celle orale reçue en héritage par sa grand-mère et celle française étudiée durant son cursus scolaire. Concernant la relation affective qui la lie à sa grand-mère, et par conséquent à sa langue d'origine, elle écrit :

[C'est] celle qui, la première avait sensibilisé son ouïe à la sonorité des mots. Qui l'avait rendue attentive à leur signification, à leur beauté et leur subtilité comme à leurs ambiguïtés et leurs dangers. [...] Qui avait forgé sa capacité

aux rêves et enchanté ceux de son enfance. La seule qui ait jamais consolé ses peines. (1997, p. 300-301)

Tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, sans se poser de questions sur la « légitimité » de l'une ou de l'autre, sans culpabilité, sans dilemme, elle semble à l'aise dans les deux langues. Elles sont à la fois ses langues d'écriture, d'expression et de communication. Ses écrits sont — nous l'avons souligné — de termes empruntés à l'oralité. Elle opère un va et vient entre les deux codes linguistiques faisant fi de la construction syntaxique et de la cohérence stylistique. Elle raconte comme jadis les ancêtres racontaient par « voie » orale, à la différence qu'elle, aujourd'hui, emprunte le canal écrit :

Des années, d'autres cioux, une autre terre. Et pendant tout ce temps la voix rocailleuse de Zohra (la grand- mère) martelait sa mémoire. Avec ses ressacs incessants de contes et d'histoires, avec des vagues de lumière, elle naufrageait le vaisseau de l'oubli : « Raconte-moi... Raconte-moi l'erg cabré dans une paralysie d'éternité [...]. Raconte-moi nos habitudes sans les condamner [...]. Raconte-moi [...] » (1997, p. 320-321).

Cette complémentarité oralité/écrit, arabe/français apporte un métissage sans ambiguïté. La romancière habite dans cet entre-deux. Par contre, elle est tiraillée entre le « nomadisme » et la sédentarité. Là, se situe un aspect de son ambivalence.

Identité(s) et Culture(s)

La différence rencontrée entre l'école, les livres et la réalité quotidienne, familiale, loin de lui faire perdre ses repères supposés être sécurisants, protecteurs, fomenta sa révolte. Elle s'insurge contre le poids des traditions. De cette réalité, elle conserve l'oralité représentée et sauvegardée par la grand-mère auprès de qui elle vit en symbiose. Elle s'ouvre aux contes, puis au savoir, à l'imagination mais aussi à la liberté, voire à l'exil :

Elle était revenue pour la dune, pour la Barga. Revoir le berceau, y puiser le courage d'affronter l'exil. (1997, p. 317)

Mais comment Leila pouvait-elle dire à cette mère que sa marche devenait lourde de chaînes. Yasmine, elle, avait porté les siennes depuis toujours, simplement, comme elle portait bracelets et khalkhales. Pas libre, sa fille qui avait atteint les sommets ! (1997, p. 320)

Dans une situation biculturelle, Mokeddem dit puiser dans ses racines nomades la force de s'opposer aux coutumes et traditions de son pays pour aller vers celles françaises. Tandis que les valeurs culturelles étrangères ont été assimilées, intégrées, certaines valeurs culturelles d'origine y sont associées ; d'autres conservées intactes, d'autres enfin sont totalement rejetées. Le besoin de repères — ceux « d'ici et de là-bas » — est certain : en France, Shamsa (l'héroïne de *La désirante*) décore la maison dans laquelle elle s'installe avec Lou, son concubin français, de façon à lui donner « un caractère plus méditerranéen » (2011, p. 83). Elle plante dans le jardin tous les agrumes qui lui permettent de se « sentir » dans son pays d'origine, dans sa ville natale : « Les yeux attachés au bouquet de fruitiers dans leur socle de terre cuite, je revisitais les vergers de Misserghine sous la lumière chatoyante de l'Algérie. » (2011, p. 87)

L'imprégnation de la double culture, met en place un chassé croisé.

— Concernant la culture étrangère :

Le thème de l'alcool, déjà présent dans *L'interdite* (« Je prends ma bière et demande la clef de ma chambre. » (1993, p. 93)), revient plusieurs fois dans *La désirante* (p. 27, 70, 78, 121, 133, 140, 157) et notamment dans cette phrase : « Mais je bois. Ça oui, je bois. Je noie mon désespoir. » (2011, p. 160)

Elle achète « au marché d'Ajaccio [...] de la bonne charcuterie [...] » (2011, p. 112)

— Concernant la culture d'origine :

Elle aime les plats magrébins : « *Méchouia* » (2011, p. 187) « *Mloukhia* » (2011, p. 186), elle parle de « thé à la menthe » (2011, p. 57), elle écoute la célèbre chanteuse égyptienne « Oum Kalsoum (qui) répand sa litanie [...] "*Inta omri*", "tu es ma vie" » (2011, p. 176)

Les modes de penser et d'être simultanés sont en partie dans cette réflexion de Shamsa à propos de Jamila — un des

personnages du roman : « Les raffinements de la tradition et les acquis de la modernité conjuguent leurs bienfaits en cette femme. » (2011, p. 187-188) Il semble que ce soit cette conjugaison que fasse M. Mokeddem. Néanmoins, cette double culture, ne semble pas être la panacée pour résoudre la question identitaire : « Qui suis-je ? » s'interroge Shamsa au fil des pages, « *Who am I?* » reprend Nina Simone (2011, p. 234) et l'écho se fait entendre chez M. Mokeddem. Il signe un autre aspect — sinon le principal — de son ambivalence.

Les héroïnes dans les romans et la question : « Qui suis-je ? »

La question « Qui suis-je ? », n'aurait-elle pas pour pendant la question « Qui ne veux-je pas être ? » ? En effet : Shamsa, en France, ne se fond pas dans la masse, elle a un faciès qui n'a rien de nordique : « Ils ne savent toujours pas mon origine [...] Brésilienne ? Une fille des îles ? C'est ce qu'ils supposent [...] je demeure muette. » (2011 : 157) Pourquoi demeure-t-elle muette quant à ses origines ? Telle est la question que l'on souhaiterait poser à l'héroïne (Shamsa), à l'auteur (Mokeddem), à la femme (Malika). Que cache ce silence ? Vraisemblablement, quelques éléments de réponse se trouvent dans ces lignes :

Il m'a toujours appelée ainsi, la fille du soleil.
Cela me convient. Son enthousiasme répudie la
part ténébreuse, indissociablement liée à
l'aveuglante lumière algérienne [...]. L'autre
surnom qu'(il) affectionne, « la fille du désert »,
me heurte par sa pertinence cruelle. (2011, p. 14)

C'est une forme opposée de pertinence que l'auteur relevait, quelques années auparavant, avec toute l'acuité de sa lucidité en écrivant :

Il possède une nouvelle carte [d'identité]
d'une calligraphie roumie, tracée de la main d'un
inconnu [...]. Un Mahmoud tout en poil et
cheveux dans sa prison de papier. Mais un
Mahmoud avec les mêmes yeux qui le
reconnaissent et le fixent avec un petit air
complice et amusé [...]. Ce libellé ne signe en
rien une quelconque obédience [...]. Sa vérité
repose au fond de ces yeux restés fidèles à eux-

mêmes au sein d'un visage travesti. » (1992, p. 242)

Il semblerait que le « Je » ne puisse annihiler le « Tu » et vice versa ; les deux sont marqués du même sceau.

Entre attraction et rejet, l'auteur exprime son dilemme :

[Les femmes algériennes] sont si tragiques qu'elles en deviennent magiques. Et quand, avec férocité, je voudrais pourfendre leur abnégation, quand je voudrais les haïr pour leur excès de passivité, je me surprends à les aimer. Et quand je me veux différente d'elles, à mille lieux de la tornade des jours qui les engloutit sans merci, elles sont toutes en moi, sereines ou écorchées, incrustées dans ma sensibilité. Sont-elles ma fatalité ? Je sais déjà que la fuite de mes pas n'y pourra rien. (1992, p. 258)

Identité(s), racines et exil

Si le mode de vie est arrêté par préférence, le choix du pays, quant à lui, n'exclut pas l'errance du cœur, la nostalgie, l'ambivalence. « C'est tout de même troublant de se sentir à la fois ici et là-bas, l'autre et celle là. » (1993, p. 234)

Pour Malika Mokeddem, en qualité de romancière algérienne d'expression française, ce n'est pas le choix de la langue qui fait problème, qui culpabilise, mais plutôt la recherche de l'identité. Il est certain que par la langue étrangère l'accès aux livres, au savoir à été rendu possible. La langue acquise a ouvert des portes et celles-ci ouvertes, le regard est allé au-delà des dunes du grand erg, chez l'Autre, « l'étranger » dont on emprunte, dans certains cas, le mode de vie en empruntant la langue. Et ce, jusqu'au point où il finit par devenir sien.

Nous irons en pays étranger où je pourrai marcher et écrire comme la roumia Isabelle (EBERHART), où tu pourras dire tes belles histoires en toute liberté. (1992, p. 259)

Mais le regard de l'étranger rappelle que la personne est étrangère et là se noue le problème de l'identité et la douloureuse question angoissante : « Qui suis-je réellement ? » C'est sans doute pour ces raisons que sont rapportés les propos que tient la grand-mère : « Je voudrais que tu n'oublies jamais d'où tu viens, ni qui tu es, quel que soit ce que te réserve

l'avenir... [...] Je te sens en danger [...] de grandes frontières. Je ne voudrais pas qu'elles t'engloutissent. » (1997, p. 277-278)

Ses origines bédouines remontent à la surface : marcher vers l'ailleurs, ne jamais s'installer définitivement : « Comment leur faire entendre que ma survivance n'est que dans le déplacement, dans la migration ? » (1993, p. 234). Le conflit est souvent présent chez M. Mokeddem derrière ses personnages : lutter et rester, ou partir, continuer inlassablement à chercher un ailleurs meilleur. Rester, c'est se fixer, or elle s'y refuse. L'écriture lui permet de continuer le voyage commencé par ses ancêtres. Elle se cherche, elle cherche ses repères, son refuge, ses amours...

Montpellier : revenir ou non ? [...] Salah ou Vincent ? Lorsque l'on a toujours agi sous la contrainte ou dans l'urgence, avoir subitement le choix est un effroi, un luxe piégé que l'on fixe à reculons. (1993, p. 233-234)

Mon infirmité qui ne sait jamais choisir que la fuite. (1993, p. 232)

Serais-tu seulement occidentale en moi ? Non, je ne crois pas. Tu es la dualité même et ne te préoccupes jamais de la provenance de ce qui t'assouvit dans l'instant. Car tout t'est éphémère et l'inquiétude ne semble t'assaillir que pour marquer le creux d'où jaillit et s'élance le rire décapant de ta dérision. (1993, p. 233)

Ecartelée, partagée entre passé/présent, là-bas/ici, elle ressent la pénibilité de l'exil et à la fois sa nécessité, d'où son besoin de fuite dans des courses éperdues. D'errance en déshérence, elle a du mal à se situer, se positionner ou tout simplement se poser.

Moi, je suis multiple et écartelée depuis l'enfance [...] Maintenant en France, je ne suis ni Algérienne, ni même maghrébine. Je suis une Arabe : Autant dire, rien [...] Je porte un masque. À force d'être toujours d'ailleurs, on devient forcément différente. (1993, p. 191)

Comment se projeter dans le temps quand on en est là :

De fuites en ruptures, d'absences en exils, le temps se fracasse. Ce qu'il en reste ? Un chapelet de peur, bagages inévitables de toute errance. (1993, p. 12)

L'exil est l'aire de l'insaisissable, de l'indifférence réfractaire, du regard en déshérence. (1993, p. 21)

La fuite éperdue vers quoi. (1997, p. 278)

Poids des tabous, histoire de cœur et de rancœur

Comment en arrive-t-on à cet écartèlement ? Sans doute faut-il remonter à l'enfance, l'adolescence, retrouver les blessures qui ont laissé des séquelles, les quolibets des autres, leurs regards insidieux, leurs jugements lapidaires pour comprendre. La mère qui aurait dû aider à la construction de l'identité, à la mise en place des repères, est insécurisante, absente ; elle passe le relais à la grand-mère.

Ainsi, là, on peut lire : « Et ma mère remonte en moi, aussi. Elle déborde mon cœur et mes yeux, me baigne toute. Je flotte en elle. Ma mère rivière de larmes, aux méandres de mon tréfonds, frémissement inaudible de mes hésitations. Ma mère crue du vide, cruel silence qui noie la stridence des jours. » (1993, p. 257)

Ailleurs, on apprend que Shamsa est orpheline ; sa mère l'a « abandonnée à [sa] naissance dans une Algérie violente » (2011, p. 31).

Dans ses récits, elle assume sa position quant à la politique de l'Algérie, donne sa perception des Algériens, livre en filigrane ses histoires de cœur et de rancœur, rappelle son vain amour pour son pays d'origine, cherche ses racines arrachées, court vers cette liberté entachée par la nostalgie « d'un ailleurs ».

Elle refuse la vie médiocre, l'enfermement de sa mère en particulier, des femmes algériennes en général : « Elle ne voulait pas de cette vie là [...]. Pas d'horizon aveuglé par les œillères du haïk. Pas d'esprit éborgné dès la prime enfance et à qui on ne reconnaît qu'une seule voie, celle de servir et de donner naissance. Jamais ! » (1997, p. 275)

Elle dit son animosité contre l'Algérie et les Algériens sans ambages :

Pour la première fois, je réalise que l'acte le plus banal d'une femme en Algérie, se charge d'emblée de symboles et d'héroïsme tant l'animosité masculine est grande, malade. L'atmosphère m'insupporte. (1993, p. 93)

Les livres me délivrent de la permanente oppression qui sévit ici [...]. Ici, tout est dramatique. (1997, p. 277)

Dans *L'interdite* comme dans *La désirante*, l'héroïne harcelée, subit les vexations de la part de ses ex-compatriotes. Sexualité hors mariage, concubinage, couple mixte donc de mécréants (quand le choix de la femme se pose sur un partenaire étranger à sa race)... les héroïnes, marginales, enfreignent les « interdits » de la société d'origine. Et, pour ce faire — puisqu'elles sont « inaptes » à la soumission, et donc sans cesse marginalisées, menacées, insultées — elles ont choisi l'exil. C'est un fait avéré — ainsi que le soulignent, entre autres auteurs, Maalouf (1999) et Diatkine (2001) : « La différence » est perçue par l'Autre comme dangereuse, elle fait peur et peut donner lieu à de graves dérives de comportements dont l'agressivité, la violence.

Longtemps le mot « maudite » m'a préservée des jets de pierres et autres agressions qu'aurait pu me valoir celui de « putain ». (1993, p. 227)

Aussi pitoyable que lorsque en Algérie, un imbécile me lançait une obscénité. Que je brûlais d'envie de le massacrer. Que cette incapacité là me diminuait, m'humiliait encore plus. J'avais beau affuter mes réparties, elles ne me semblaient qu'un pis-aller. (2011, p. 173)

Pour une fois, j'avais oublié que tout ce qui me fait mal ne peut provenir que de là-bas. (2011, p. 210)

Dès lors, on comprend que la protagoniste éprouve le besoin de se rassurer par la force de la persuasion : « Je suis en France, pas en Algérie. Pas en Algérie. » (2011, p. 19)

M. Mokeddem s'insurge contre les tabous, les préjugés de son pays. Cette tendance au non conformisme l'amène — dans la trame de ses écrits — à transgresser les interdits, quelle que soit la forme dans laquelle ils se présentent. Cette transgression accentue l'errance et celle-ci n'est qu'un pis-aller. « Mais [...] aussi inconfortable que puisse être, parfois cette peau d'étrangère, partout, elle n'en est pas moins une inestimable liberté. Je ne l'échangerais pour rien au monde ! » (1993, p. 191)

La nostalgie lui est préférable à la réalité algérienne. De deux maux elle choisit le moindre. La souffrance semble condensée dans ces interrogations, cris du cœur trahi :

Comment échapper à l'angoisse des départs sans délivrance, des errances sans arrivée [...] des tyrannies d'un pays qui a toujours troqué vos affections et vos amours contre des terreurs ou des remords, qui a toujours condamné tous vos espoirs [...] qui transforme la réussite en détresse ? Comment se guérir de l'angoisse [...] ? Je ne veux plus endurer l'invivable, la nostalgie sans issue. Mon retour ici (en Algérie) m'aura servi [...] à détruire mes dernières illusions d'ancrage. (1993, p. 229-235)

Inapte à la soumission, inapte à l'exil, inapte à la vie dans son pays... où se situe Malika Mokeddem dans la quête de son (ses) identité(s) au travers de celle(s) de ses personnages ? Ses reniements l'ont-ils amenée à se déculturer ? Elle apparaît davantage comme acculturée avec des stratégies identitaires mouvantes visant à préserver l'équilibre qui reste instable.

Identité – Espace – Mouvement – Liberté

Les personnages féminins revendiquent leur côté « sauvage » ; indomptables, expansifs, ils ont un besoin vital d'espace. Mer et désert, eau et sable, ergs et vagues, vent et houle sont les éléments cosmiques au sein desquels évolue Malika Mokeddem. « Tu es une fille des grands espaces » (2011, p. 61), note-t-elle dans ses lignes, et elle reprend comme un leitmotiv :

« Tu es une fille des grands espaces. » C'est la liberté mon plus grand espace [...] Sans elle, je serais restée en retrait, en marge de la vie. (2011, p. 210)

J'avais tellement besoin de toucher le sable, de l'éprouver. Je m'y étais jetée, enfoncée comme à mon habitude. Et comme d'habitude, son contact m'avait restituée à moi-même. (2011, p. 51)

J'avais gardé l'habitude de courir vers la Méditerranée. Pour faire le vide. Le miroir des eaux chassait mes hantises, effaçait mes inquiétudes. (2011, p. 62)

Espace, mouvement, liberté sont les mots-clés des ouvrages retenus ; ils caractérisent la femme-auteur : « Attention à l'immobilité : prends garde à la glu des longues haltes, fussent-elles seulement celles de la mémoire ! » (1997, p. 320-321) Cette triade n'exclut pas la quête de repères qui, en fait, s'entremêlent : ceux « d'ici et de là-bas ».

L'identité écorchée de Malika Mokeddem transparaît — sous sa plume — dans celle de ses héroïnes, elle se cherche et elle a du mal à se trouver puisque ce qui caractérise le personnage c'est la mobilité, l'oscillation. Dans *Le siècle des sauterelles*, la romancière écrit (plusieurs fois) : « Une marche ne vaut que par l'arrivée. » (1997, p. 314)

Et paradoxalement, cette arrivée, elle la repousse sans cesse dans son besoin de mouvement, de départs, voire de fuites. Elle raconte :

Ma grand-mère disait :

« Il n'y a que les palmiers qui ont des racines. Nous, nous sommes nomades. Nous avons une mémoire et des jambes pour marcher. » J'en ai fait ma devise. (Dans Chaulet-Achour, 1999, p. 186)

Malika Mokeddem serait-elle de nulle part ? « Nulle part ailleurs, je n'avais ressenti cette plénitude. L'impression d'avoir enfin trouvé ma place dans ce berceau flottant entre deux rives. » (2011, p. 32) Ces lignes autorisent-elles à avancer que le « voilier » de ses pérégrinations migratoires a fini par jeter l'ancre ?

L'écriture : refuge ou/et exutoire ?

Entre fuite, halte, vengeance, amour, elle se réfugie dans l'exil, en vain. C'est l'écriture qui la libère par l'exutoire qu'elle lui fournit. Ses cris de révoltes, ses peines, son instabilité éclatent dans l'écriture pour dire, dénoncer. Elle exprime le mal-être de ses personnages et, peut-être par un processus (inconscient) de projection, le sien.

Il me faut retrouver le seul territoire salubre,
mon seul refuge, l'écriture. (1992, p. 113)

Ce refuge n'est pourtant pas pour elle le havre de paix auquel elle aspire :

Même l'écriture ne lui est qu'une errance aux confins de ses déshérences [...]. [Ses mots] ne parviennent jamais à atteindre l'indicible mal-être qui les suscite. On dit qu'elle s'en console en arguant qu'elle vit en femme libre comme vivait son modèle, la roumia Isabelle (Eberhart). On dit que tous ces bonheurs sont sourds de douleur [...]. (1992, p. 278-279)

Pour Shamsa, « il y a autant de sanglots que de youyous. Ceux-là étincellent de joie. » (2011, p. 228) Qu'en est-il pour M. Mokeddem ?

Il semblerait que pour celle-ci, comme pour la plupart des romancières algériennes francophones de l'époque postcoloniale, chaque langue est compartimentée mentalement. Elles font usage de l'une et/ou de l'autre, selon le contexte, leur vécu, leur éducation, à tel point que cela devient un acte automatique. Dans l'écriture féminine, on est à la fois dans une création du dehors, entendons « modernité » et dans une création du dedans, entendons « tradition ». Cette contre littérature a l'intérêt de déplacer les angles de vue, de mettre en place des stratégies identitaires, chaque fois que nécessaire en recourant aux langues et cultures appropriées au domaine de référence. Un monde nouveau, pluriel, diversifié émerge : un héritage à tendance cosmopolite à la fois synchronique et diachronique offrant une ouverture sur le plurilinguisme. « Cette idée de “plus d'une langue” a des résonances chez Édouard Glissant, qui entend “écrire en présence de toutes les langues du monde”. » (Mongô-Mboussa, 2013)

Conclusion

L'identité est une construction permanente, elle nécessite une identisation inséparable de l'unité de sens. Partagée entre vouloir être et devoir être, elle est un changement dans la continuité à partir d'une structure de fond, le noyau dur. Elle est dialectique par l'intégration de l'autre dans le même. Il serait souhaitable que dans cette alchimie des contacts, des langues, des cultures dues à l'émergence de l'inter civilisation, le sujet — tant le lecteur que l'auteur — construise progressivement son identité en fonction des modes d'être et des appartenances multiples qui, sans altérer l'ipséité, permettraient alors qu'il se

moule dans diverses mentalités. Pivots de toute diversité, celles-ci seront, désormais, de mise. Pour Malika Mokeddem qui exhorte : « Raconte-moi Kebdi et marche, car les déserts sont des grands larges au bord desquels l'immobilité est une hérésie » (1997, p. 320-321), c'est un fait accompli : dans l'écriture mouvante, migrante, elle draine une identité en exil, une identité en migration, une identité en devenir, toujours ouverte sur « l'à-venir ». Semblable à ses personnages, elle est « une femme qu'un vent a ravie aux dunes du désert pour la recracher dans le ressac de la mer, la balloter d'une rive à l'autre. Et [...] pour la première fois [elle a] éprouvé la nécessité d'écrire sur les espaces de cet exil qui [la] constituent. » (2011, p. 163)

Tenter de la cerner, c'est aller — à travers ses codes linguistiques fluctuants, ses modalités langagières, ses appartenances ambivalentes — à la recherche de la multiplicité de son identité. Mais, tenter de la cerner n'est-ce pas faire ce qu'elle abhorre, ce contre quoi elle s'insurge : l'enfermer !

Références bibliographiques

AREZKI Dalila, 2005, « Entre vouloir être et devoir être, le « Je » féminin — sujet d'écriture — dans la littérature maghrébine d'expression française », *Revue Approches*, n°121, Paris, p. 90-101.

AREZKI Dalila, 2006, *Les romancières algériennes francophones*, Paris, Séguier-Atlantica.

CHAULET-ACHOUR Christiane, 1999, *Noûn. Algériennes dans l'écriture*, Paris, Séguier-Atlantica.

DIATKINE Gilbert, 2001, *Violence, Culture et Psychanalyse*, Alger, Semailles, SARP.

GROULT Benoite, 1990, « Masculin-Féminin », dans *Sexualité, Mythes et Culture*, Collectif sous la direction de DURANDEAU André et VASSEUR-FAUCONNET Charlyne, Paris, L'Harmattan, p. 255-273.

MAALOUF Amine, 1999, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset.

MILLIEZ Paul, 1986, *Ce que je crois*, Paris, Grasset.

MOKEDDEM Malika, 1992, *Le siècle des sauterelles*, Paris, Ramsay.

MOKEDDEM Malika, 1993, *L'interdite*, Paris, Grasset.

MOKEDDEM Malika, 1997, *Les hommes qui marchent*, Paris, Grasset.

MOKEDDEM Malika, 2011, *La désirante*, Paris/Alger, Grasset/Casbah Editions.

MONGO-MBOUSSA Boniface, 2013, « Édouard Glissant entre Derrida et Khatibi », dans [www. Africultures.com](http://www.Africultures.com), n°6.